

NOS GRAVURES

Cérémonie de l'inauguration du Monument élevé à la mémoire de Michel-Ange

C'est à travers des rues pleines de monde, sous les regards de milliers de spectateurs, groupés aux fenêtres, pendus aux grilles des portes, montés sur les fontaines publiques, que le cortège a gagné l'église; devant le tombeau, sur un fût de colonne, on avait déposé une splendide couronne dont les feuilles de chêne étaient en argent et les fruits en or. Cette couronne, offerte par l'Académie des Beaux-arts de Francfort, a trois mètres de circonférence. C'est une merveille d'orfèvrerie; la tombe de Michel-Ange disparaissait sous les colonnes de laurier que toutes les corporations avaient apportées.

Devant ce marbre, glorieux gardien de Michel-Ange, le syndic de Florence, M. Peruzzi a prononcé un discours magnifique; ce n'était là que la première partie de la fête michelangelesque, comme on dit ici. De la Sancta Croce, le cortège s'est dirigé vers la Piazzetta pour inaugurer le monument élevé à la mémoire de Michel-Ange.

C'est alors surtout que la fête, déjà très-brillante, a emprunté au paysage un caractère grandiose. Sur cette colline dominant Florence, toutes ces bannières massées autour du colossal motif de marbre, toutes ces musiques sonnantes, ont produit un effet indescriptible; c'est au milieu de l'enthousiasme général que l'on a découvert les inscriptions qui garnissent les quatre faces du monument, inscriptions dont voici le texte:

Face. — A Michel-Ange Buonarrotti, accomplissant le quatrième siècle de sa naissance, la municipalité de Florence a dédié ce monument.

Envers. — Ici, où, pour la défense de la liberté, a été Michel-Ange, la patrie lui a élevé, avec les œuvres de sa main, un monument digne de lui.

Côté droit. — C'est pourquoi devant cette grande âme et ce grand génie, qui semble divin, devant le citoyen et devant l'artiste, inclinez-vous, Italiens et étrangers.

Côté gauche. — En regardant ces figures, si la pensée te conduit du palais des Seigneurs aux tombeaux des Médicis, tu y liras, ô citoyen, sculptée, la dernière page de l'histoire de la République de Florence.

Le discours d'inauguration a été prononcé par le sculpteur Pagannucci.

Célébration du 4ème Centenaire de Michel-Ange. — Illuminations de la Place Michel-Ange, vues des Anciennes Fortifications

On arrive ensuite à la place Michel-Ange. C'est, en effet, sur les hauteurs de San-Miniato, fortifiées et défendues jadis par le patriotisme de Michel-Ange, que doivent se prononcer les discours officiels. L'enthousiasme est à son comble; les rues de la ville sont pavées, les palais ornés de drapeaux aux couleurs nationales, les fenêtres des particuliers tendues d'étoffes éclatantes, les balcons remplis par un public ému.

Au milieu des acclamations respectueuses de Florence tout entière, les anneaux de la longue procession se déroulent lentement, nouvelles Panathénées de l'art moderne; ils traversent l'Arno au bruit des fanfares et s'étagent ensuite sur toute l'étendue des rampes que couronne la statue du David. Jamais on ne vit spectacle plus grandiose et plus saisissant.

La nuit est venue pendant ce temps-là et la lune s'est levée versant sur toute cette scène les rayons de sa lumière ar-

gentée; c'est à la lueur de quelques bougies que vont être lus les discours. Le prince de Carignan représente le roi à la cérémonie. Chaque peuple, chaque académie veut saluer nos hôtes et rendre hommage à leur grand citoyen. M. Spaventa, ministre des travaux publics d'Italie, débute par une éloquente improvisation; il est suivi par M. Melthal, du Musée de Copenhague, qui parle au nom de la patrie de Thorwaldsen; par le président de l'Académie de Belgique, qui rapproche ingénieusement les écoles des Flandres de celles d'Italie. Notre gravure représente le moment où M. Meissonier parle au nom de l'Institut de France.

La place me manquerait pour raconter les splendides réceptions du palais Riccardi et du palais Borghese, pour décrire les banquets offerts aux étrangers par les princes et par les artistes de Florence.

Une merveille finale nous attendait le mardi soir: l'illumination de la ville tout entière, des *viale dei colli* et des hauteurs de San-Miniato. Au loin, la chaîne des Appennins, éclairée par les feux allumés sur toutes ses côtes, encadre ce magnifique spectacle.

Réunion du Cortège sur la Place Della Signoria

Le cortège, où figuraient les représentants des corps académiques, les députations étrangères, les agents diplomatiques et consulaires, les délégués de l'armée, de la magistrature, de l'Assemblée, etc., etc., vint se placer dans les galeries des Uffizzi, pour de là se mettre en marche.

Le cortège débouche de la porte du Palais-Vieux. De la *loggia dei Zanzi*, placée à droite, s'élancent les fanfares vibrantes d'un nombreux orchestre. Le temps est splendide, un soleil radieux illumine cette foule, accourue de tous les pays d'alentour, qui se presse sur l'antique place della Signoria. A travers la haie formée par une double rangée de soldats, la longue procession s'avance lentement.

Arrivé devant la maison Buonarrotti, on s'arrête pour écouter un très-beau discours du poète Aléardi. J'ai visité l'intérieur de la maison, dont notre dessin reproduit quelques détails; la porte est surmontée du buste de Michel-Ange; au dedans, on voit l'étroite chambre qui fut, dit-on, son cabinet de travail, et où sont pieusement conservées ses béquilles et son épée. Cette chambre figure au haut du dessin. Audessous se trouve le buste du grand homme, offert par le fondateur Galli; à la gauche de ce buste, l'entrée de la maison Buonarrotti et le poète Aléardi prononçant son discours; à sa droite, le mausolée élevé dans l'église Santa-Croce par les Florentins à Michel-Ange sur les dessins de son élève Vasari. Enfin, au bas du dessin on trouve place, d'un côté, la soirée littéraire donnée au palais Ferroni, et, de l'autre, le banquet offert aux étrangers par les artistes de Florence.

Le cortège fait une nouvelle station devant l'église de Santa-Croce, le Panthéon italien. Sur les marches du tombeau du grand homme, M. Peruzzi sait trouver quelques paroles émuës pour souhaiter la bienvenue aux hôtes de la ville qu'il administre, et les remercier éloquemment de leur empressement à rendre hommage au génie du grand Florentin.

La Salle de Michel-Ange au Musée du Louvre

La salle des Michel-Ange est contiguë au musée de la sculpture Renaissance, dans la partie du Louvre que longe le quai. Avant d'aller admirer les deux *Prisonniers*, le visiteur s'arrête dans un sanctuaire où ont été réunies les œuvres les plus élégantes, les plus gracieuses de notre seizième siècle. Les nymphes, les déesses, les grâces de

Jean Goujon et de Germain Pilon, lui sourient et l'invitent dès le seuil.

Michel-Ange est représenté par ses deux *Prisonniers*, qu'il avait entrepris pour le tombeau de Jules II. Il les chercha lui-même dans le marbre, au bout du ciseau, dit M. Charles Blanc dans son *Histoire des Peintres*. Il était jeune encore; il avait trente ans.

On conçoit que des sculptures comme celle des deux *Prisonniers* et une peinture comme la *Léda*, dont une ancienne copie en grisaille se voit à l'Académie royale de Londres, aient inspiré à François Ier le vif désir de posséder d'autres ouvrages de la main d'un tel maître. Aussi lorsqu'il envoya le Primatice en Italie pour qu'il en rapportât ces beaux moulages qu'il fit ensuite jeter en bronze, il écrivit à Michel-Ange la lettre que voici:

« Sieur Michel Angelo, pour ce que j'ai grand désir d'avoir quelques besognes de votre ouvrage, j'ai donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (François Primatice) présent porteur que j'envoie par delà, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler, en les vous bien payant, ainsi que je lui en ai donné charge, et davantage vouloir être content pour l'amour de moi qu'il molle (moule) le Christ de la Minerve et la Notre-Dame de la Febvre, afin que je puisse aorner une de mes chapelles comme de choses qu'on m'assure être des plus exquis et excellentes en votre art.

« Priant Dieu, sieur Michel-Ange, qu'il vous ait en sa garde. — Écrit à Saint-Germain-en-Laye, le sixième jour de février mil cinq cent quarante et six. Signé François, et plus bas Laubepine. »

Mais il n'était pas facile d'obtenir des ouvrages de Michel-Ange. Le duc de Mantou l'avait tenté vainement, le duc Cosme Ier, qui voulait, dans ce but, le faire revenir à Florence, n'y avait pas réussi non plus. D'ailleurs, l'artiste, depuis l'achèvement du tombeau de Jules II, appartenait au Pape.

L'heureuse Mère

Est-ce une scène assez gracieuse que celle que représente notre gravure!

Les artistes courent souvent chercher l'inspiration au loin, lorsqu'ils pourraient la trouver sur le seuil de la maison.

Quelle poésie plus simple, plus intime, plus naturelle que celle qui se dégage de ce groupe enfermé dans ce cadre charmant!

C'est l'heure où le soleil, déjà bas sur l'horizon, tache les routes et les champs de longues plaques brunes.

La mère est venue chercher la fraîcheur à l'arrière de la maison, sous un verdoyant abri que quelques plants d'un lierre vigoureux forment au-dessus de la croisée.

Quelques pigeons familiers picorent à ses pieds, et un berceau voisin, dans lequel sommeille un gros poupon, témoigne que la famille s'est dernièrement accrue.

Le chien du logis lèche la main de sa maîtresse, tandis que son fils aîné, dont elle retient la tête dans une affectueuse étreinte, lui donne à respirer le parfum d'un bouquet de fleurs cueillies dans les champs.

Sur la gauche, un coin de campagne: des gerbes couchées sur le bord des sillons, un rideau d'arbres, puis la plaine et les collines qui ferment l'horizon.

Un profond sentiment des joies du home, une grande simplicité de composition, beaucoup de naturel, la vérité des détails, telles sont les qualités de cette charmante étude de mœurs.

Le Dernier Jour de Mozart

Après avoir ébloui et charmé le monde par l'éclat d'un incomparable génie musical, génie qui se révéla pour la première

fois à la cour de Versailles, où notre jeune virtuose, alors âgé de huit ans, avait été conduit, Wolfgang-Amédée Mozart, un des plus grands compositeurs lyriques et symphonistes qui aient paru, mourait à Vienne dans toute la force de l'âge, 36 ans à peine, laissant comme héritage des œuvres impérissables, qui ont nom: *Don Juan*, les *Noces de Figaro*, la *Flûte Enchantée*, la *Clémence de Titus*, etc.

Une étrange anecdote, sorte de sombre légende, rapportée par quelques-uns de ses biographes, jette sur les derniers jours du grand artiste comme un voile mystérieux.

Un jour, assure-t-on, pendant que Mozart, assis au piano, composait une de ses immortelles mélodies, son domestique lui apporta la carte d'un étranger qui insistait à être reçu.

Mozart donna l'ordre de l'introduire.

Le personnage était un homme de haute taille, très-maigre, tout de noir vêtu, avec des yeux brillants d'un feu sombre.

Il exposa le but de sa visite, disant qu'une personne voulant rester inconnue, désirait avoir de lui un *requiem*.

— La somme ne sera pas une affaire, ajouta-t-il, on paiera ce que vous exigerez.

Le musicien promit et l'étranger prit congé.

Mozart, que cette démarche singulière, le son de la voix et la physionomie de l'inconnu avaient frappé, se mit à l'œuvre. Tandis qu'il composait ce fameux *requiem*, l'artiste, ressentant déjà sans doute les atteintes du mal qui devait l'emporter, et en proie à de tristes pressentiments, s'imaginait que cette funèbre composition serait son œuvre dernière; il se figurait enfin écrire son propre *requiem*.

L'événement devait, hélas! justifier ces sinistres prévisions.

Notre gravure représente le dernier jour de cette existence si tôt finie. Mais avant d'expirer, l'artiste voulut juger de l'effet de son œuvre.

A demi-couché dans un vaste fauteuil, entouré du médecin debout derrière le siège, de sa mère, de sa sœur fondant en larmes à genoux à ses côtés, Mozart, surmontant pour un moment ses souffrances, écoute, plongé dans une espèce de ravissement, l'exécution des parties de son *requiem*.

Six artistes, qu'accompagne un pianiste, chantent ce morceau sublime, dont chaque note est un sanglot, chaque mesure un gémissement, et dans la trame duquel perce avec la terrible majesté du juge suprême, les terreurs d'une âme qu'agitent à la fois la crainte et l'espérance!

Mozart, presque agonissant, écoute attentivement, et ses doigts frémissements marquent la mesure en frappant sur le bras de son siège.

Nous laissons les lecteurs juges de l'impression que ce *requiem*, chanté en présence du maître expirant, au milieu de cette famille en pleurs, de ces amis désolés, dût produire sur les assistants.

Le soir du même jour, Mozart rendait le dernier soupir.

C'est cette scène, solennelle autant que singulière, que le pinceau du peintre a reproduite avec un talent égal à la singularité du sujet.

A. ACHINTRE.

Dans toute entreprise l'hésitation est fatale, et l'hésitation doit naturellement se produire lorsque celui qui dirige n'a point une connaissance pratique des faits sur lesquels il doit se prononcer; et les conséquences de cette hésitation s'aggravent avec l'importance des intérêts en jeu.

Avec la *Stadacona*, Compagnie d'assurance contre l'incendie, No. 13, Place-d'Armes, à Montréal, l'hésitation n'est point possible, car la direction locale où la Compagnie opère, a la connaissance pratique des faits et des circonstances qu'elle est appelée à apprécier.